

# 70 choristes pour la fête à Léo

**E**n juillet 1987, sur l'esplanade Saint-Jean-d'Acre, La Rochelle faisait la fête à Léo. Jean-Louis Foulquier, le papa des Francofolies, se souvient : « C'était un soir de pleine lune. Nous avons gagné un pari fou. Réunir un orchestre symphonique et soixante-dix choristes. Sous les projecteurs, sa crinière blanche était entourée de papillons. Jacques Higelin avait d'ailleurs improvisé un petit texte à ce sujet... Voilà pour les images qui me sont revenues, vendredi soir, à l'annonce de la triste nouvelle. Dans mon fauteuil, derrière la scène, j'étais atterré, paralysé... »

« J'ai rencontré Léo il y a trente-six ans. J'étais tout gamin. Je devais avoir 14 ans. C'était dans sa loge, après une Fête de l'« Huma ». Il m'a dédié un programme et m'a dit : « Vas-y, petit, bouffe de la merde et gueule à tous ces cons que c'est bon ! » Je l'ai écouté... Et j'ai suivi sa carrière. A l'époque, comme tous les mêmes, je n'aimais qu'Elvis et les rockers. C'est lui qui m'a fait aimer la chanson, Aznavour, Brel et Brassens. Sans cette rencontre furtive, je n'aurais pas pris le même chemin et il n'y aurait peut-être pas eu de Francofolies. Progressivement, il est devenu comme un « papa ».

« J'aimais le personnage, l'homme en colère, au-delà du poète, du chanteur... Il est mort un 14 juillet. Quel symbole pour un anar ! Quelle nique ! J'en parlais avec Jean-Michel Boris, le directeur de l'Olympia. Il restera toujours présent. Et il sera là, l'an prochain, lors des prochaines Franco. Nous ne préparons pas un hommage — au sens large du terme —, mais comme pour la disparition de Gainsbourg, chaque artiste intégrera, de façon pudique, un titre à son tour de chant.

« Au jour d'aujourd'hui, je lui dédie cette neuvième édition. »

O. S.

# Le « ferrailleux » du show-bizz

Mort à 76 ans,  
Léo Ferré était  
l'homme de toutes  
les révoltes  
mais surtout le poète  
qui a donné,  
au même titre  
qu'un Trenet, un Brel  
ou un Brassens,  
ses lettres  
de noblesse  
à la chanson  
française

**P**oète, musicien, compositeur, chef d'orchestre et « graine d'ananas » : tel était Léo Ferré. Le créateur d'« Avec le temps », « Paname », « Poète, vos papiers », « C'est extra », « les Anarchistes », le formidable promoteur des textes d'Aragon, Baudelaire et Rimbaud s'est éteint le 14 juillet, à 76 ans, dans son domicile de Castellina in Chianti, à 30 kilomètres de Sienne, dans cette Italie où il avait élu domicile depuis vingt-cinq ans.

Né le 24 août 1916 dans la principauté de Monaco — son père, Joseph, fut directeur du personnel du casino de Monte-Carlo et sa mère Marie-Charlotte, née Scotto, était couturière — il « s'invente, dès l'âge de 4 ans, des musiques et dirige des orchestres imaginaires ». Elève de philo au lycée de Monaco, il étudie le droit à Paris avant de faire son service militaire en septembre 1939. Démobilisé, il entre à radio Monte-Carlo comme speaker, bruiteur puis pianiste. Il compose des poèmes, chante dans des cabarets, découvre Charles Trenet, rencontre Edith Piaf qui lui conseille de se produire à Paris.

À la Libération, il se produit au Bœuf sur le toit et donne, peu de temps

après, ses premiers concerts pour la Fédération anarchiste. Il chante chez « Milord l'Arsoille » et hante les cabarets de Saint-Germain-des-Prés. C'est l'époque des grandes amitiés, celles de Gréco, de Brassens, de Queneau.

En 1954, Bruno Coquatrix l'engage à l'Olympia comme vedette américaine de Joséphine Baker. Léo chante « Graine d'ananas », « le Piano du pauvre », « Monsieur William » et « Paris Canaille » qui va le rendre célèbre. La même année, il dirige à l'opéra de Monte-Carlo sa « Symphonie interrompue » et « la Chanson du mal-aimé », d'Apollinaire, qu'il a mise en musique. Dès lors, Ferré noue avec son public une histoire d'amour qui durera jusqu'à sa mort. Les albums se succèdent : « les Fleurs du mal », de Baudelaire (1957), « Comme à Ostende », de Jean-René Caussimon, « Verlaine-Rimbaud » (1962), les récitals aussi : triomphes à l'ABC en 1962, à Bobino en 1965.



Léo Ferré et la célèbre guenon, « Pépée », à laquelle il avait consacré une chanson (P. SOD)

En 1962, il avait dénoncé la torture en Algérie dans « Mon Général », chanson qui fut censurée par sa maison de disques. En 1965-1966, il crée « Ni dieu, ni maître », « Franco la muerte » ; en 1970, il publie l'album « Amour Anarchie ».

En mai 68, Ferré est acclamé à la Mutualité par de jeunes manifestants qui brandissent des drapeaux rouges et noirs. Mais Léo Ferré a toujours refusé de devenir un étendard. « En 1968, les jeunes ont commencé à écouter mes chansons. Le malentendu, c'est qu'ils auraient voulu que je descende de scène, que je quitte mes oripeaux d'artiste pour les rejoindre dans la rue. Pour un peu, j'étais Jésus-Christ... »

Criériste blanche, yeux clignotants, le « ferrailleux du show-biz » ne se maquillait pas plus sur scène (il avait une chemise noire comme seule coquetterie) qu'à la ville. « Rien dans les poches, rien dans les mains, tout dans la tronche », disait-il. Car Ferré était un amoureux de la métrique : « Je cause avec mon cœur, avec mes tripes aussi, et même si ça sent mauvais, les mots sont propres ».

Après un album en collaboration avec le groupe de rock Zoo avec lequel il enregistre notamment « la The Nana » et se produit en concert durant l'année 70, Ferré s'installe en Toscane, avec sa compagne, Marie-Christine, dite « Marie », et leurs trois enfants : Mathieu, 22 ans, Marie-Cécile, 17 ans, et Manuela, 14 ans. Il sort de sa retraite toscane à l'occasion d'albums : « Louhards » (1985), « On n'est pas sérieux quand on a 17 ans » (1987), « les Vieux Copains » (1990), ou pour de nombreux récitals au Théâtre libertaire de Paris (TLP) Dejazet en 1988 et 1990.

En octobre 1992, hospitalisé à Paris pour une ablation de polypes sur l'intestin, il avait dû annuler un récital qu'il devait donner au Grand Rex, à Paris. Léo ne chantera plus sur scène mais ses mots résonneront encore. Et ses baisers, « au loin, nous suivent »... ■

## « Un bœuf infernal avec Brel et Brassens »...

Léo Ferré a été inhumé hier dans l'intimité, au cours d'une cérémonie empreinte de simplicité, qui s'est déroulée en présence de sa famille et de quelques amis au cimetière de la principauté de Monaco, où il était né le 24 août 1916.

Il voulait « assister à sa mort en tant que spectateur, mais en a-t-il eu le temps », a dit un de ses admirateurs monégasques qui s'était glissé dans le cimetière.

Son épouse Marie-Christine, qu'il préférait appeler Marie, ses trois enfants, Mathieu, 23 ans; Marie, 19 ans, et Manuella, 15 ans, ont conduit le deuil depuis l'Athanée jusqu'au caveau familial, au bas du cimetière accroché à la colline,

près de Cap-d'Ail, à l'ouest de la principauté.

Bien qu'anarchiste déclaré, Léo Ferré était ami depuis trente ans avec le père Henri Lambert, un prêtre belge, aumônier des artistes, « le seul curé qu'il supportait ». C'est lui qui a pris la parole devant le cercueil de chêne clair : « Je ne partageais pas tout avec lui, mais ce que nous partagions c'était un amour immense de l'homme. Je le respectais. Il refusait d'avoir un maître, aujourd'hui il a rencontré le père », a-t-il déclaré. « J'espère que là-haut il fera un bœuf infernal avec Brel et Brassens et qu'il nous fera tomber une pluie de justice et d'amour. »

Malgré la volonté du chanteur, le tombeau a été recouvert de gerbes de

fleurs, portant pour la plupart des inscriptions en italien. Preuve que le chanteur comptait de nombreux amis dans la péninsule où il avait choisi de s'installer voici vingt-cinq ans.

Léo Ferré avait été baptisé à Monaco, selon la volonté de son père Joseph, ancien directeur du personnel du casino de Monte-Carlo, et de sa mère, Marie-Charlotte, née Scotto, qui reposent tous les deux dans le caveau familial.

Seule fausse note : à la fin de la cérémonie, le chanteur Francis Lalanne et un membre de la famille se sont rués sur trois photographes de presse qui se trouvaient pourtant à distance. Après les avoir bousculés, ils ont jeté plusieurs de leurs appareils qui sont allés s'écraser sur des tombes. ■

# Quel souffle encore !

Comme Félix Leclerc, Léo Ferré s'investissait totalement dans ce qu'il écrivait. La chanson était d'abord pour lui l'outil de la recherche de soi. Ce qui ne l'a pas empêché d'écrire plus de chefs-d'œuvre que quiconque

JACQUES BERTIN (\*)

**I**l aurait eu 77 ans le 24 août. Un vieux ? Ah, non ! Nous l'avions vu, à Paris, au TLP-Déjazet, en novembre 1990, marchant à petits pas de septuagénaire, certes, mais chantant ! Chantant comme un jeune, chantant comme pour sa joie à lui, et sa hargne. Quel souffle encore !

« Et mon succès que ne vient pas... », fit-il écrire à son ami Francis Claude dans « la Vie d'artiste », à la fin des années 40. La vie d'artiste : une couche d'angoisse sur une couche d'humiliation dans le sandwich de la pauvreté. Ce Monégasque monté à Paris fut pourtant, après les premières années de galère, le coinventeur de la chanson moderne : la chanson d'auteur. L'autre père fut Félix Leclerc, qui commença à écrire des chansons dès 1932 et ne fut célèbre que près de vingt ans plus tard. Presque en même temps que Ferré.

Sans doute faut-il considérer Charles Trenet comme le dernier — et le plus abouti — des représentants de la chanson de variétés. Leclerc et Ferré sont — selon le mot de Leclerc — des « hommes qui chantent ». Pas des personnages scéniques : des hommes qui s'investissent totalement dans ce qu'ils écrivent, qui ne cessent jamais de dire « je ».

Le chanteur de variétés est consensuel, charmant, malléable. Ferré n'est ni consensuel ni charmant. Il est même plutôt encombrant, trop sensible souvent, impudique, révolté ; il a des idées et les fait connaître. Le chanteur de va-

riétés, lui, n'a pas d'idées. Ou, s'il en a, il les tait. Il est un elfe, une silhouette, une abstraction. Ferré — et Félix — et, derrière eux, au moins deux générations d'auteurs-compositeurs-interprètes sont des hommes pour qui la chanson est l'outil de la recherche de soi, comme la poésie pour le poète. En ce sens, le chanteur « à texte » ne peut jamais se réconcilier avec le show-biz. Le show-biz veut des produits. L'artiste fournit des œuvres.

Ferré démarra au Bœuf sur le toit et au Quod Libet de son ami Francis Claude (qui fit plus tard découvrir Jacques Douai). C'est là que se préparait la plus riche époque de la chanson française. Ses premiers « succès » — ainsi qu'on disait alors — datent de 1948. La liste en est impressionnante et indique que, en ce temps-là, un succès populaire pouvait aussi être une grande œuvre. « L'île Saint-Louis », « Paris canaille », « l'Étang chimérique », « le Bateau espagnol », « Paname », « Jolie môme », etc., Ferré a écrit plus de chefs-d'œuvre que quiconque. Faisons un sort particulier à cet « Etang chimérique » qui semble apparaître dans un paysage de Nerval ou d'Alain-Fournier : « Nos plus beaux souvenirs fleurissent sur l'étang de ce lointain château d'une lointaine Espagne. Ils nous disent le temps perdu... »

Contrairement à beaucoup d'autres talents, celui de Ferré, avec l'âge, ne l'entraîna pas vers la facilité. Car c'est dans son âge mûr qu'il nous donna ses œuvres les plus ambitieuses, telles « la Mémoire et la mer » ou bien « A toi... autres chefs-d'œuvre.

## L'intuition mélodique

Souvent, on ne sait plus si le texte est de lui ou d'un autre. Il s'agit alors de Noël (Luc Berimont) ou de la série de chansons écrites avec Jean-Roger Causson : « Monsieur William », « Ostende ». Et il y a l'extraordinaire coup de cymbale que fut le disque « Ferré chante Aragon » : « Il n'aurait fallu », « Je chante pour passer le temps », « Tu n'en reviendras pas », « L'Affiche rouge »... Encore douze réussites, douze bonheurs. Puis, Baudelaire (« Métamorphoses du vampire »), Verlaine (« L'invitation au voyage »), Apollinaire (« le Pont Mirabeau »). Chaque fois, la même intuition mélodique basée sur sa faculté à trouver

le rythme du texte... et à le faire chanter sans le trahir. Un miracle quand on considère les mises en musique des poèmes par les grands et les petits compositeurs.

Ferré était un anarchiste. Mais ni « les Anarchistes », ni cet hymne « Ni dieu ni maître » ne sont parmi ses plus belles chansons. Pas plus, d'ailleurs, que ses œuvres engagées (« Monsieur Tout-Blanc » ou « Madame la Misère », ou encore « Ils ont voté »). Exagérations et fautes de goût y fleurissent et il faut être — ou se reporter — dans l'ambiance, celle de 1968, par exemple, où l'on voyait des jeunes gens venir jeter des drapeaux noirs à ses pieds, dans les salles, pour y trouver du charme. Cependant, Ferré fut bien, oui, le premier chanteur engagé et cela vaut bien un coup de chapeau. Les disques rayés au poinçon dans les bacs des discothèques de l'ancienne radio nationale pourront en témoigner demain pour les collectionneurs.

Mais, là encore, déplaçons légèrement le projecteur. Récuser tous les pouvoirs, refuser la hausse morale de notre société, d'accord, mais nous touche plus encore sa conviction que la révolte doit être la flamme qui fabrique de l'homme en permanence, que l'homme n'est que sa révolte, ou qu'alors il n'est rien. Morale dure à suivre dans une époque où l'ambition, le cynisme, le conformisme passent pour des qualités et la mode fait la loi. Ferré ne recula jamais. Dans sa jeunesse, paraît-il, on l'a trouvé laid. Rassurons-le : à 76 ans, mal fringué, cheveux désordre, l'air d'un ancien jeune mal équarri, il faisait encore inquiétant pour le bourgeois, d'une belle laideur.

A part ça, connu pour sa gentillesse dans le privé. Mais jamais réconcilié, jamais récupéré, au point que la gauche des années 80 l'oublia au profit de vedettes plus consensuelles. On peut parier que, plus que tout autre, il va continuer à hanter les coulisses noires des théâtres de chanson. Il n'était pas des pinceffes médiatiques ni des raouts ministériels. Il errait entre les loges et la scène, dans le noir, toujours, dans le noir. C'est là que les jeunes gens le trouveront. Un sauvage. On va s'apercevoir très vite que ce sauvage était vraiment, mais vraiment, et de très loin, le plus grand. Et de très haut ■

\* Chanteur et poète, auteur d'une biographie de Félix Leclerc (Ed. Arlea).